

Avaler sa langue

J. R. Léveillé, *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1990, 591 p.

Marcel Labine, *Territoires fétiches*, récit, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 105 p.

Gaston Laurion, *Le Crocodile amoureux*, Montréal, Humanitas/Nouvelle optique, 1990, 102 p.

Jocelyne Felx

Numéro 61, printemps 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (1991). Compte rendu de [Avaler sa langue / J. R. Léveillé, *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1990, 591 p. / Marcel Labine, *Territoires fétiches*, récit, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 105 p. / Gaston Laurion, *Le Crocodile amoureux*, Montréal, Humanitas/Nouvelle optique, 1990, 102 p.] *Lettres québécoises*, (61), 35–36.

J. R. Léveillé, *Anthologie de la poésie franco-manitobaine*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1990, 591 p., 29,95 \$.

Marcel Labine, *Territoires fétiches*, récit, Montréal, Les Herbes rouges, 1990, 105 p., 14,95\$.

Gaston Laurion, *Le Crocodile amoureux*, Montréal, Humanitas/Nouvelle optique, 1990, 102 p., 14,95 \$.

Avaler sa langue

POÉSIE
Jocelyne Felx

L'être est synonyme d'«être situé». La profondeur, disait un philosophe,

s'identifie à la largeur.

Et pour traiter la profondeur comme une largeur, il faut quitter sa place, son point de vue sur le monde, et se penser parfois par une sorte d'ubiquité. Mais, dans le jeu du monde actuel, où donc traiter la largeur comme une profondeur? Mieux encore: quels milliers de territoires, ou d'images à l'écran de la télé, un humain peut-il parcourir et voir sans se perdre? Et enfin, la langue d'une collectivité donnée peut-elle s'ouvrir impunément, sans que tout un peuple en vienne à avaler sa propre langue?

Langue vivante

Au cœur de cette somme inégale, mais combien pertinente, qu'est l'*Anthologie de la poésie franco-manitobaine* nouvellement parue, langue et poésie se cherchent et touchent à mon sens aux interrogations essentielles à toute culture vivante. Durant deux siècles, soit depuis les chansons engagées de Pierre Falcon, jusqu'aux œuvres du poète Louis-Philippe Corbeil, précurseur de la modernité manitobaine, la poésie française à l'Ouest du Canada se trouve marquée dans sa relation ambiguë avec sa propre langue. Qui plus est, jusqu'aux années 1970, affirme l'auteur, J. R. Léveillé, «[l'] engagement de la langue poétique au plus profond de l'orifice existentiel était mal vu dans une communauté fortement religieuse et conservatrice» (p. 59).

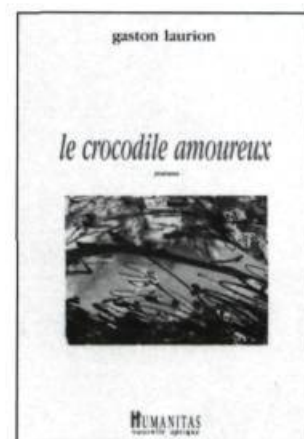
En illustrant la couverture de son anthologie par la photo de membres du gouvernement provisoire entourés de Louis Riel (au moment où sévit la lutte du petit peuple de la Rivière-Rouge contre quelques arpenteurs anglais), Léveillé suggère à bon escient que la littérature franco-manitobaine sera faite, au sens large, jusqu'aux années 1970, d'œuvres de circonstances, souvent dans la coulée d'une tradition orale, les écrivains, Riel en tête, restant prisonniers de leur rôle public et de ce que l'on appelait autre-

fois «la survivance française», telle une religion à habiter corps et âme.

Écrire est un lieu d'entêtement extrême. Pratiquer l'écriture pour défendre sa langue suppose un engagement dans la généralité qui marque l'écriture de ceux et celles à qui rien ne peut être purement et simplement donné parce qu'ils ont reçu le monde en partage et, dès lors, portent en eux le projet de tous. À ce titre, la cohabitation du théâtre et de la poésie, dans l'histoire littéraire manitobaine (chez les modernes inclus), témoigne d'un goût pour les rassemblements pouvant apporter un sentiment de sécurité à une population qui craint pour sa survie. Léveillé notera fort à propos que les spectacles culturels et le théâtre du Cercle Molière ont sans doute porté ombrage à l'acte solitaire de la lecture et ont retardé l'avènement de voix personnelles ainsi que la mise sur pied de maisons françaises au Manitoba.

L'anthologie de Léveillé se lit principalement comme une histoire au service de la communauté. Elle, qui veut réunir la petite famille au grand complet, comporte plusieurs lourdeurs: biographies parfois familières, structure redondante, essais trop variés de collaborateurs sur l'œuvre d'auteurs contemporains, etc. Mais malgré ces irritants, ce travail de globalité généreuse m'a plu. Cette mise en contexte souvent pénétrante, permet d'entrer dans les avenues d'une vision englobante, prenant la route de la mémoire collective, avant d'atteindre la poésie moderne des Savoie, Léveillé, Amprimoz, Fiset, etc.

Ce livre, qui cristallise deux siècles de poésie, renouvelle et rajeunit le sens de ce dur vécu d'écrivains francophones en terre d'Amérique. Enfin, il est heureux que les Éditions du Blé, première maison d'édition française manitobaine fondée en 1974, se consacre aussi aux textes plus modernes, faisant respirer un vent d'espoir



et de liberté. Comme quoi la littérature englobe tout. Et le politique. Et l'avenir encore plus!

Langue de terre

«Même la profondeur n'existe que par étalement» (p. 94), écrit Marcel Labine dans *Territoires fétiches*. Il dit aussi que «la langue n'a rien à achever, parfaire ou combler» (p. 105). Elle est ce fil que le poète déroule dans l'espace, tel un dévoilement de l'évidence. Elle apprivoise la mort et l'ombre, à demi-voix, et Labine l'a pourvue, ici, d'une secrète profondeur, avec des suites de reprises et de modulations, un mouvement qui, comme les marées, a ses sommets et ses pauses, ses flux et ses reflux.

Cinq suites ou «avancées» (comme l'ensemble des continents ou des épisodes ou actes des tragédies grecques et classiques) balisent ce recueil. Dans le dévidement à l'infini du temps, les pronoms «il, tu, je, tu, il» domineront successivement la vision de chacune des suites, le «je» de la troisième formant le cœur du livre. L'auteur a aussi numéroté les quinze poèmes de chaque suite en faisant correspondre le nombre des unités de la pagination et le chiffre indiquant l'ordre des poèmes. De toute évidence, il réeffectue là symboliquement les calculs de Dédale, de Thésée, d'Ulysse, de Colomb, de Cartier, du capitaine Achab et de Mercator (géographe du XVI^e siècle).

Ces repères en partie imaginaires qui engendrent d'intéressantes métaphores, seront, par contraste, tout imprégnés d'une quête du chemin réel caractérisé, à la limite, par une indifférence tranquille à tous les aléas de l'autre et par une ignorance souveraine de toute doublure. Car ici, paradoxalement, toutes ces «langues de terre» renvoient au corps de la femme étendue avec son dévidoir (mot évoquant l'écheveau, le dédale). À la faveur d'une certaine réduction de la féminité, seul ce corps fera «flotter comme les cargos de l'Arctique» (p. 34), dans un délire «où le germe des sexes se tresse, méconnaissables» (p. 39). En fait, dans ce recueil, m'a-t-il semblé, c'est aussi le registre d'un érotisme forcené qui attire vers le haut comme la respiration désigne la vie. Là «la chambre est contre la bête» (p. 77), contre le Minotaure ou Moby Dick, et contre toutes passions criminelles sollicitant les dieux et les héros puisque aux confins du réel commence la région du double qui est sa négation la plus voisine et la plus immédiate; commencent, en somme, les «territoires fétiches». Et, manifestement, la pureté labinienne travaille à la «deshéroïsation» graduelle de soi-même.

Cette polyphonie qui mélange savamment les mythes et les symboles est donc riche d'effets divers et de questions passionnantes. Mais, en contrepartie, la phrase, qui prend souvent appui sur des propositions comparatives, concède au

chant une portion congrue, teintant nombre de passages, du moins jusqu'à la quatrième avancée, assez forte cependant pour soutenir les baisses de tension, d'un ton lassant.

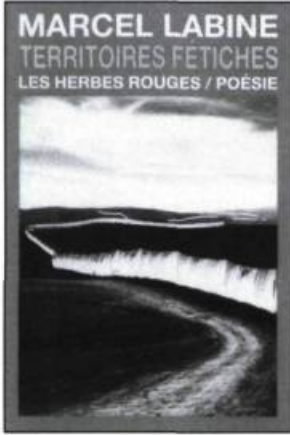
Enfin, assurément, la netteté des *vedute* («vues» en italien) labiniennes tiennent à la fois de Piranèse et de Bruegel l'Ancien; du premier pour ses prisons imaginaires où de vertigineux escaliers tournoient entre des arches de pierres; du deuxième pour son «Paysage avec la chute d'Icare», «mouvementant l'espace au-dessus [du] crâne» (p. 21), même «si on ne s'enfuit pas par les airs» (p. 91), et que des «couloirs aux chambres, on répète sans fin des trajets de toutes sortes» (p. 84).

Coup de langue

Que voilà une œuvre légère, que celle de Gaston Laurion, et quand je parle de légèreté, je l'entends non au sens de frivolité, mais au sens où Platon dit que le poète est chose légère, et la poésie un aimant qui vous attire vers le haut. Mais dans *Le Crocodile amoureux*, où la fantaisie courtise les mots les plus simples (en général sans dommage), le haut doit se prendre surtout au sens de lévitation:

Le veau est monté
dans le clocher
et refuse de descendre.
Comme il a raison!

Le regard de Laurion est sympathique même si ses morceaux brefs n'ont pas l'artifice lumineux des dessins de Marcel Ferron qui les illustrent. C'est onirique, irréel et chagallien avec au détour cette joyeuse méchanceté propre à certains jeux d'enfants, ou à certains rituels primitifs. Et pourtant, nombre de ces poèmes fragmentés qui visent à la parfaite simplicité, m'ont parus très banals. En définitive, de ce «flirt» avec la poésie, je retiens certainement la deuxième suite pour ces **coups de langue** qui mettent en déroute les vibratos mélodramatiques amoureux en allant dessiner un monde en creux. **Lq**



Marcel Labine